

DUBRAVKA UGREŠIĆ

LE MUSÉE DES REDDITIONS SANS CONDITION

En 1961 est mort Roland, l'éléphant de mer du zoo de Berlin. Au moment d'ouvrir son estomac, on découvre à l'intérieur de l'animal une pléiade d'objets insolites : un fume-cigarette rose, quatre bâtonnets d'esquimaux, une broche, une épingle à cheveux...

Le Musée des redditions sans condition est à l'image de ce trésor. Constitué d'une mosaïque de récits, d'anecdotes, de souvenirs, il raconte une histoire simple, faite de déplacements et de nostalgie : une mère, dans Zagreb assiégée, pense à sa fille exilée à Berlin. Celle-ci imagine à son tour la fuite de sa mère un demi-siècle plus tôt, de la Bulgarie vers la Yougoslavie. Comment rendre compte de l'exil et de ce qu'il représente pour ceux qui l'ont vécu, ceux dont la vie tient dans une valise pleine de souvenirs disparates, vieilles photos, journaux intimes, objets rescapés de l'enfance ? Tour à tour drôle, malicieux ou mélancolique, *Le Musée des redditions sans condition* retrace de façon lumineuse la vie de personnages partagés entre deux cultures.

Née en 1949 à Kutina (Croatie), Dubravka Ugrešić est l'une des grandes écrivaines contemporaines. Diplômée de littérature russe et de littérature comparée, elle est l'autrice, notamment, de *L'Offensive du roman-fleuve* et du *Ministère de la douleur*. Ses positions farouchement anti-nationalistes l'ont forcée, en 1993, à quitter son pays et s'exiler aux Pays-Bas, où elle réside toujours.

**DUBRAVKA
UGREŠIĆ**

**LE MUSÉE
DES REDDITIONS
SANS CONDITION**

**DE LA MÊME AUTRICE
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR**

Le Ministère de la douleur



**DUBRAVKA
UGREŠIĆ**

**LE MUSÉE
DES REDDITIONS
SANS
CONDITION**

Traduit du croate
par Mireille Robin

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :

MUZEJ BEZUVJETNE PREDAJE

© Éditions Gallimard, pour la citation du *Livre du rire et de l'oubli*, de Milan Kundera, traduction de François Kerel revue par l'auteur ; la citation de « Dreamtigers », in *L'auteur et autres textes*, de Jorge Luis Borges, traduit par Roger Caillois ; la citation du *Malheur indifférent*, de Peter Handke, traduit par Anne Gaudu ; la citation de *Zoo*, de Victor Chklovski, traduit par Vladimir Pozner ; la citation du *Derviche et la mort*, de Meša Selimović, traduit par Mauricette Begic et Simone Meuris ; et la citation de *Contes d'Odessa*, d'Isaac Babel, traduit par Adèle Bloch et Maya Minoustchine.

« Loin de Byzance » de Joseph Brodsky

© Librairie Arthème Fayard, 1988 pour la traduction française.

Le Visiteur, György Konrád

© Éditions du Seuil, 1974, pour la traduction française

© Dubravka Ugrešić, 1997, 1998

© Christian Bourgois éditeur 2020,

pour la présente édition

ISBN : 978-2-267-03254-3

À ma mère, Veta Ugrešić



Photographie de nageuses inconnues,
prise près de la rivière Pakra (nord de la Croatie),
au début du siècle. Photographe inconnu.

Dans le jardin zoologique de Berlin, près du bassin occupé par un éléphant de mer, on peut voir une étrange vitrine. Sont exposés sous verre les objets trouvés dans les entrailles de l'éléphant de mer Roland, qui rendit l'âme le 21 août 1961, à savoir : un briquet rose, quatre bâtonnets d'esquimaux (en bois), une broche métallique en forme de caniche, un décapsuleur pour canettes de bière, un bracelet de femme (sans doute en argent), une épingle à cheveux, un crayon, un pistolet à eau en plastique, un couteau en plastique, des lunettes de soleil, une chaîne de cou, un ressort (de petite taille), une bouée, un parachute (jouet), une chaîne en fer d'environ 40 cm, quatre clous (de grande taille), une petite voiture verte en plastique, un peigne métallique, un badge en plastique, une petite poupée, une boîte de bière (Pilsner, 33 cl), une boîte d'allumettes, un chausson d'enfant, un compas, une clé de voiture, quatre pièces de monnaie, un couteau avec un manche en bois, un trousseau de clés (cinq), un cadenas, une pochette en plastique contenant des aiguilles et du fil.

Plus émerveillé qu'étonné, le visiteur se tient devant

ces objets comme devant un champ de fouilles archéologiques. Il sait que c'est le hasard (l'appétit capricieux de Roland) qui leur a valu d'être traités comme des vestiges qu'on expose dans un musée, mais il ne peut s'empêcher de penser, en poète, que ces objets ont dû avec le temps instaurer entre eux des rapports subtils. Se laissant entraîner par cette idée, le visiteur essaie ensuite de découvrir des indices significatifs, d'en reconstituer l'histoire (il lui vient à l'esprit, par exemple, que Roland est mort huit jours après la construction du mur de Berlin), et ainsi de suite.

C'est d'une manière similaire que le lecteur devrait lire le livre qu'il a entre les mains. S'il lui semble qu'il n'y a pas de liens évidents entre les chapitres, qu'il fasse preuve de patience, ceux-ci s'établiront d'eux-mêmes. Une chose encore : la question de savoir si ce roman est autobiographique pourra éventuellement, à un moment donné, relever de la compétence de la police, mais elle ne relève en aucun cas de celle du lecteur.

PREMIÈRE PARTIE

Ich bin müde

1.

Ich bin müde, dis-je à Fred. Son visage pâle et mélancolique s'éclaire d'un sourire. *Ich bin müde* est la seule phrase en allemand que je sais actuellement. Pour le moment, je ne souhaite pas en apprendre davantage. En apprendre davantage signifierait s'ouvrir. Et je souhaite demeurer fermée encore un certain temps.

2.

Le visage de Fred me rappelle une vieille photo. Il ressemble à un jeune officier prêt à jouer à la roulette russe à cause d'un chagrin d'amour. Il passe ses nuits dans les cafés de Budapest. Le triste crinclin des violons tsiganes n'appelle aucune expression particulière sur son visage. Seul son regard s'illumine parfois d'un éclat semblable à celui des boutons métalliques de son uniforme.

3.

De hauts pins bouchent la vue que j'ai de la fenêtre de cette chambre, mon domicile provisoire d'exilée. Le matin, j'ouvre les rideaux et mon regard se pose sur un décor romantique. Les pins, tels des spectres, sont d'abord enveloppés de brume, puis celle-ci se désagrège en lambeaux et le soleil se met à briller. Sauf quand il tombe un fin crachin. Lorsque le jour décline, les pins prennent une teinte plus foncée. Dans le coin gauche de la croisée, on aperçoit l'extrémité d'un lac. Le soir, je referme les rideaux. Le décor est chaque jour le même. Seul un oiseau perturbe parfois l'immobilité de la scène. En général, seule la lumière varie.

4.

Ma chambre est bourrée de silence, comme d'ouate. Si j'ouvre la fenêtre, il est rompu par le gazouillis des oiseaux. Le soir, lorsque, sortant de ma chambre, je vais m'installer pour un moment dans le vestibule, je perçois le bruit de la télé (provenant de la chambre de madame Kira, au même étage que moi) et celui de la machine à écrire (l'écrivain russe à l'étage en dessous). Je vois souvent passer des ombres silencieuses. Un peu plus tard, on entendra une canne heurtant de manière irrégulière le plancher que font grincer de petits pas. Ce sont ceux d'un écrivain allemand qui ne se montre jamais. En revanche, je vois souvent un couple d'artistes roumains. Ils passent sans faire de bruit. Le silence est parfois également interrompu par Fred, notre concierge. Il fait ronfler sa tondeuse électrique

sur les pelouses du parc de la villa pour exorciser son chagrin d'amour. Sa femme l'a quitté récemment. *My wife is crazy*, m'a-t-il expliqué. C'est la seule phrase en anglais qu'il connaisse.

5.

Dans la ville voisine de Murnau, il y a un musée, sis dans la maison où vécurent jadis Gabriele Münter et Vassily Kandinsky. Les traces de la vie d'autrui me mettent toujours un peu mal à l'aise, elles sont si personnelles et impersonnelles à la fois. J'y ai acheté une carte postale reproduisant la photo de cette demeure : *das Russen-Haus*. Je la regarde souvent. Il me semble que la minuscule silhouette qu'on aperçoit à la fenêtre, ce petit point rouge, c'est moi.

6.

Une photo jaunie est posée sur mon bureau. Trois inconnues sont en train de se baigner. Je ne sais pas grand-chose de cette photo, si ce n'est qu'elle a été prise sur le bord de la Pakra au début de ce siècle. Cette petite rivière coule non loin de l'endroit où je suis née et où j'ai passé mon enfance.

Je me rends compte que je l'emporte partout avec moi tel un objet fétiche dont j'ignore la signification. Sa surface trouble et jaunie hypnotise mon attention. Je la contemple parfois longuement sans penser à rien. D'autres fois, je me concentre sur le reflet des trois femmes dans l'eau, ou bien sur leurs visages qui fixent

le mien. Je plonge en elles comme si j'allais y percer un secret, y découvrir une faille, un passage secret.

7.

Je prends parfois le café avec madame Kira, qui est professeur de littérature en retraite et originaire de Kiev. *Ia kamenchtchitsa**, me dit-elle. Madame Kira éprouve une véritable passion pour les cailloux de toutes sortes. Elle me raconte qu'elle passe tous ses étés en Crimée, où la mer rejette sur le sable des pierres semi-précieuses. Madame Kira se promène pendant des heures sur le rivage, à leur recherche. Elle n'est pas seule à le faire, dit-elle, d'autres viennent également dans le même but, les *kamenchtchiki*. Ils se rassemblent parfois autour d'un feu sur lequel ils font cuire du *borcht* et se montrent mutuellement leurs « trouvailles ». Ici, à la villa, madame Kira s'amuse à décalquer des dessins pour tuer le temps. Elle a ainsi fait la copie d'un tableau représentant saint Michel archange. Mais elle préfère enfiler des perles, dit-elle. Elle me demande si je n'ai pas un collier dont le fil a lâché, elle pourrait me le réparer. Vous savez, me dit madame Kira, *ia lioubliou nanizivat***. Elle prononce ces mots sur le ton de l'excuse.

8.

Dans la même ville de Murnau, il y a aussi un musée consacré à Ödön von Horváth. Ödön von Horváth est né le 9 décembre 1901 à Rijeka, à 16 h 45 (16 h 30 selon

une autre source). Il en est parti lorsqu'il a atteint le poids de 16 kg. Il a vécu ensuite avec ses parents tantôt à Venise, tantôt dans d'autres villes des Balkans. Ils se sont installés à Budapest alors qu'il mesurait 1,20 m et en sont repartis quand il mesurait 1,21 m. Selon lui, l'éros s'est éveillé en lui lorsqu'il a atteint la taille de 1,52 m. Son intérêt pour l'art et, plus particulièrement, pour la littérature s'est manifesté alors qu'il mesurait 1,70 m. Au début de la Première Guerre mondiale, Ödön von Horváth a cessé de grandir. Sa taille était alors de 1,84 m. Dans ce musée, de nombreuses photos illustrent cette biographie de Horváth mesurée en kilogrammes, en centimètres, en latitude et en longitude.

9.

Une histoire court à propos du général Mladić, le criminel de guerre qui a, pendant des mois, pilonné Sarajevo depuis les collines environnantes. Il aurait un jour aperçu dans la mire de son canon la maison d'une personne de ses connaissances. Mladić lui aurait téléphoné pour l'avertir qu'il lui laissait cinq minutes pour ramasser ses « albums » avant de faire sauter sa maison. Par « albums », le général Mladić entendait les albums-photos. Ce criminel qui, depuis des mois, détruisait la ville, les bibliothèques, les monuments, les églises, les rues et les ponts était parfaitement conscient qu'il travaillait à l'anéantissement de la mémoire. Dans sa « magnanimité », il abandonnait à cette personne le droit de vivre et de se souvenir. Il lui faisait grâce de sa vie nue et de quelques photos de famille.

10.

Les réfugiés se divisent en deux catégories : ceux qui ont des photos et ceux qui n'en ont pas, m'a expliqué un exilé bosniaque.

11.

Ce dont une femme a le plus besoin, c'est d'air, me dit mon amie Hannelore tandis que nous marchons vers le couvent d'Andechs, tout proche.

Ce dont une femme a le plus besoin, c'est d'un major-dome, rétorqué-je à Hannelore alors que, dans la boutique de souvenirs d'Andechs, j'achète une babiole bon marché, une boule en plastique avec, à l'intérieur, un ange gardien. Quand on secoue un peu la boule, il neige sur l'ange. Le rire d'Hannelore fuse, bruissant comme la neige en polystyrène.

12.

Avant de venir ici, j'ai passé quelques jours sur la côte de l'Adriatique, dans une maison au bord de la mer. Les baigneurs étaient rares sur la petite plage. Je pouvais les voir et les entendre depuis la terrasse. Un jour, mon attention a été attirée par un rire de femme étonnamment sonore. Dans l'eau, j'ai aperçu trois femmes déjà d'un certain âge. Les seins nus, elles nageaient tout près de la rive en décrivant un petit cercle. On aurait pu croire qu'assises à une table ronde, elles prenaient le café. C'étaient des Bosniaques (je l'ai

Table

PREMIÈRE PARTIE. <i>Ich bin müde</i>	13
DEUXIÈME PARTIE. Musée domestique	31
TROISIÈME PARTIE. <i>Guten Tag !</i>	161
QUATRIÈME PARTIE. Variations sur le discret motif d'un ange quittant l'espace	187
CINQUIÈME PARTIE. <i>Was ist Kunst ?</i>	259
SIXIÈME PARTIE. Photographie de groupe	281
SEPTIÈME PARTIE. <i>Wo bin ich ?</i>	357
<i>Notes</i>	389



Le Musée des redditions sans conditions Dubravka Ugrešić

Cette édition électronique du livre
Le Musée des redditions sans condition de Dubravka Ugrešić
a été réalisée le 24 août 2020
par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267032499

ISBN PDF : 9782267032543

Numéro d'édition : 2472